

PARCELLES DE VIE

L2

Il n'y a presque point d'actions,— en dehors de celles que la morale catalogue irrémédiablement comme mauvaises, et qui ne font pas question,— qui ne puissent se réclamer d'un devoir.

Si l'on donne un sou à un pauvre, on satisfait à la charité, mais on encourage la paresse, et l'avare se retranche avec bonheur derrière l'intérêt public. Le désir de la paix mène aux pires complaisances. Le désir de la justice emplit une maison de querelles, d'injures, et de l'insupportable tumulte d'une conscience perpétuellement indignée, et il arrive que nous faisons beaucoup de mal en faisant le bien hors de propos, et ce qui est pire, qu'on se retranche derrière une vertu inflexible et austère pour manquer à toutes les lois de la charité.

Il est évident, toutefois, que souvent un devoir s'oppose à un devoir. C'est un choix embarrassant à faire et qui, s'il est fait sans discernement, nous fait agir mal avec la meilleure intention possible.

Est-il une règle pour choisir ? Écoutez le conte persan. C'est une légende très ancienne, très belle et qui peut nous éclairer..

“Une colombe poursuivie par un faucon, se réfugia dans le giron du roi Cibi-Ucinara. Le faucon la réclama.—“Noble oiseau, répondit le roi, cette pauvre créature est venue à moi, effarée et tremblante, pour sauver sa vie. Ne vois-tu pas que ce serait criante iniquité d'abandonner à son sort la malheureuse ! Tu la vois palpitante et éperdue, si je trahissais la confiance qu'elle m'a témoignée, j'en courrais un blâme sévère.”

Et le roi allègue, avec juste raison, qu'il n'est pas de plus grand crime que de livrer qui nous a demandé asile.

Mais le faucon rétorque, que si, sous couleur de pitié, on lui enlève la proie que la loi naturelle lui assigna pour nourriture, ce sera à lui de périr : “Que si, O Prince, tu me privas

aujourd'hui d'aliments, mon esprit quittera mon corps et prendra le chemin du repos éternel, et moi mort, mes enfants et mon épouse mourront aussi. Ainsi, O Juste, pour sauver une colombe, tu feras périr plusieurs créatures.”

Et du même coup, le faucon indique au roi la règle de conduite que nous cherchons : ses paroles sont singulièrement belles : “La justice qui fait tort à la justice n'est pas justice mais iniquité : La justice, c'est ce qui ne contredit à aucune autre justice. Lorsqu'un devoir est en conflit avec un autre, il faut, pesant le pour et le contre, se décider pour l'accomplissement du devoir d'où résulte pour autrui le moindre mal.”

Telle est la règle et on n'en saurait guère trouver de meilleure. C'est ici le point où la morale païenne se trouve en conflit avec la morale chrétienne et où l'humanité et la foi sont merveilleusement d'accord.

La fin de mon conte n'est pas moins belle—“Le roi offre au faucon un dédommagement d'abord sur sa propre fortune, qui est refusée, puis sur sa propre chair, qui est acceptée. Il met la colombe dans le plateau d'une balance et taille sur son corps de quoi faire contrepoids. Le morceau est insuffisant. Héroïquement, le Roi recommence.

Mais à mesure qu'il rajoute de sa chair, la colombe paraît plus lourde. Enfin le roi se couche tout entier dans la balance. Alors le faucon lui dit : “Je suis Indra, O Roi juste, et cette colombe c'est Agui : nous sommes venus ici pour éprouver ta vertu, O Prince des hommes, ta gloire resplendira dans tout l'univers, parce que de tes mains tu as dépecé ton corps, et ta renommée vivra à jamais parmi les hommes et parmi les dieux.”

Cette vertu, si louée chez ce païen qui ignorait le nom de la charité mais la pratiquait si bien, devrait nous faire rougir nous qui masquons

du nom de devoir des actions laides.

N'est-ce pas au nom de la morale, et par l'inflexible rigueur d'une conscience pure, que nous perdons à jamais la réputation d'une femme que nous jugeons sans en avoir le droit ? O les honnêtetés féroces, et les vertus sans pitié, elles sont des fléaux publics.

Quelle hauteur d'orgueil établit souvent entre deux femmes toute la distance qui séparait le pharisien du publicain ! Quel vilain mélange de sentiments, coalisés avec le nom de devoir fait emporter la balance contre le devoir infiniment plus simple de la charité.

J'ai à l'esprit le souvenir d'une nouvelle d'Ibsen : “Le canard sauvage” qui illustre cruellement cette vertu mal entendue ; Grégoire ne peut souffrir de voir autour de lui la société fondée sur le mensonge. Il a soif du règne de la Vérité. C'est certainement un honnête sentiment. Fort de sa bonne intention, Grégoire divulgue les secrets de famille, les tares cachées, les hontes ignorées. Et il fait régner la vérité au milieu des pires catastrophes.

Il aurait pu se taire. Entre la discrétion et la sincérité, il aurait pu choisir la première et être charitable en même temps.

Ne soyons pas des Grégoire, des réformateurs enragés, et des censeurs acharnés.

La plus belle loi, celle qui doit dominer notre vie et qui seule lui donnera toute sa valeur c'est “de nous aimer les uns les autres”, en l'observant, nous ne détruirons pas les réputations sous prétexte d'être vertueux.

Danielle Aubry.

L'Hotel Royale Muskoka

Cet hôtel moderne et pourvu de toutes les améliorations a été ouvert au public en 1901. Il est situé au centre de la région la plus belle pour villégiature de toute l'Amérique. C'est là que sont les lacs Muskoka d'où l'on peut aisément atteindre tous les points du Canada et des Etats-Unis. L'intérieur de l'hôtel est aménagé de façon à offrir tout le confort possible et une attention particulière a été donnée à la ventilation, et les règles de l'hygiène y sont soigneusement observées. Il contient des appartements pour familles avec des chambres de bain y attachées. La cuisine et le service sont de première classe. Cet hôtel s'ouvre pour recevoir des hôtes, au milieu de juin.

Pour renseignements et publication illustrée et gratuite, s'adresser à J. Quinlan, gare Bonaventure, Montréal, Qué.